

INTRODUCTION

*C'est là un récit plein de dangers
et de larmes,
de batailles et de merveilles,
et tous en l'entendant sauront
que je dis la vérité.*

Véxö

C'est en 1728 que l'on trouve trace, pour la première fois, du manuscrit de la *Saga de Relvinn-aux-Mains-d'Ambre*. Cette année-là, la bibliothèque personnelle de l'Islandais Árni Magnússon brûlait à Copenhague, détruisant une grande part des textes médiévaux qu'il avait patiemment rassemblés au cours d'infatigables recherches. Parmi les parchemins ayant échappé aux flammes s'en trouvait un, peu épais, d'une étrange facture. Apparemment arraché à un codex plus volumineux, il regroupait deux textes, encadrés par quelques pages extraites d'œuvres bien plus connues : le dernier chapitre de la *Saga de Glúmr le Meurtrier*¹ en tête, et en fin deux pages de la *Saga de Gunnlaugr-Langue-de-Serpent*². Les textes centraux étaient quant à eux deux versions de la même histoire, la *Saga de Relvinn* qui nous intéresse, écrite l'une en langue norroise, l'autre en eklendais³, ce qui constitue un cas particulièrement rare.

Non seulement il avait fallu un tragique incendie pour que

1. Copié à coup sûr du Mödrvallabók, seule version complète de cette œuvre.

2. Vraisemblablement copié à la même source que le manuscrit datant du XV^e siècle conservé à la Bibliothèque universitaire de Copenhague.

3. Pour la prononciation de l'eklendais, se reporter à l'ouvrage *Le Livre d'Amertume*.

l'on se penchât enfin sur ce manuscrit, mais encore il était une sorte d'énigme pour la postérité. Certes, on comprit très vite que le volume auquel il avait appartenu était une sorte d'anthologie, rassemblant comme c'était souvent le cas divers récits, par souci d'économie : le parchemin était cher et fragile, et l'on avait rarement les moyens de faire relier un par un des textes aussi brefs. La critique contemporaine, inspirée par un commentaire d'Albrecht Helgernö dans son édition critique de 1898, apporta également la preuve scientifique que la *Saga de Relvinn* et les sagas qui l'entouraient ne provenaient pas du même manuscrit. Cet examen eut deux conséquences. Premièrement, il créait de nouvelles difficultés dans les efforts de datation du parchemin de *Relvinn*, qui ne pourrait plus être daté par rapport aux textes copiés avant et après lui dans le recueil. Deuxièmement, l'analyse prouva qu'en revanche les deux versions, norroise et eklendaise, avaient été écrites sur le même manuscrit, ce qui révélait que, de façon presque certaine, on ne se trouvait pas en présence du parchemin original mais d'une copie réalisée en deux langues à partir de celui-ci.

Sans entrer trop loin dans le détail⁴, on dira simplement que, d'après les dernières études concernant ce texte, il a probablement été composé par un Eklendais ayant fait office de scalde – terme nordique désignant un poète – à la cour d'un seigneur suédois, sans doute en Scanie. Le fait que son personnage principal soit un héros eklendais et non un Suédois reste un autre mystère. Peut-être le maître du poète avait-il eu pour lointain parent l'un des Varègues de ce récit, par exemple Sven Bouche-Tordue ? Rien ne permet de l'affirmer jusqu'à présent. Quant à la date de composition, elle a été située vers la fin du XIII^e siècle, *Relvinn* relevant plus ou moins du genre de la saga postclassique. Plus ou moins, une fois de plus, puisque ce texte est une somme d'incertitudes et d'exceptions. Rappelons en effet qu'il est la seule saga jamais écrite en eklendais. Alors qui

4. Pour ceux que la question intéresse, voir l'introduction et les commentaires du professeur Ernū Sors dans son édition de la *Saga de Relvinn-aux-Mains-d'Ambre* (Éditions de l'Université Vexö, Borghavan, 1962). C'est à partir de cet ouvrage que nous avons fondé notre traduction, ainsi que le court avant-propos ci-dessus.

d'autre qu'un Eklendais aurait pu l'écrire ? Mais a-t-elle été d'abord écrite en eklendais ? Oui, c'est le plus crédible, bien que rien ne le prouve : lequel des deux textes du manuscrit signalé en 1728 est une traduction, et lequel une copie exacte d'un parchemin aujourd'hui perdu ? Toutefois, il serait assez extraordinaire qu'un copiste ait pris la peine de traduire en eklendais (assurément sa langue natale) une saga rédigée en vieil-islandais. La critique actuelle considère plutôt que ledit copiste, qui était bien eklendais, a traduit pour son seigneur de langue norroise un manuscrit que celui-ci ne pouvait comprendre. Après quoi, soucieux de conserver le texte écrit dans sa langue, il l'a copié à la suite sur le même parchemin. Ce copiste aurait vécu vers le XIV^e siècle, auprès d'une cour de Norvège, et se serait rendu en Scanie pour recopier le manuscrit original. C'est ce que l'on pense aujourd'hui, mais sans rien qui puisse le prouver.

Comment ce manuscrit est arrivé à Copenhague, dans la bibliothèque du célèbre Magnússon, personne ne le saura jamais. Ce qui est certain, c'est qu'après l'incendie qui a permis de l'exhumer miraculeusement, il a rejoint la Bibliothèque royale du Danemark sous le nom barbare de *Codex Eklendensis*. En 1971, les Danois ont rendu à l'Islande leurs manuscrits médiévaux ; comme il contenait des fragments de deux sagas islandaises, le Codex a donc lui aussi fait partie du voyage, se retrouvant précieusement conservé à la Fondation Árni Magnússon de Reykjavík. C'était en quelque sorte un juste retour des choses. Mais à la demande répétée de plusieurs médiévistes et historiens eklendais, et avec l'appui de l'Intendant Leidkross, en 1983 l'Islande accepta de léguer à Eklendys ce précieux témoignage de son passé littéraire. La *Saga de Relvinn-aux-Mains-d'Ambre* est en effet, avec *Le Roman de Miskol*⁵ 4 de Vexö, l'un des chefs-d'œuvre du Moyen-âge eklendais. Le manuscrit de la saga est aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Nationale d'Eklendys, sous la cote *S.No.496.ek-II.rel*.

Voilà pour l'histoire de ce texte. En ce qui concerne son contenu, il s'agit comme dans toute saga de ce type de la

5. Désormais traduit en français, par nos soins, dans sa version intégrale.

vie, quelque peu romancée, d'un personnage historique méritant d'être cité en exemple. On le découvrira très vite, Relvinn est un homme grandement intelligent, au sens où il est particulièrement *rusé*. C'est cette qualité que l'auteur aura choisi de mettre en exergue, et c'est d'elle qu'il fait naître l'ascension sociale du personnage, même si elle provoque sa chute d'une certaine façon. On ne peut pas dire que Relvinn soit foncièrement sympathique ; le propos n'est pas là, encore moins à son époque : il est avant tout l'illustration du héros qui réussit parce qu'il a su déployer tous ses talents, même pour des desseins peu louables, et c'est en cela qu'il est exemplaire.

La vie de Relvinn se situe à l'articulation des XI^e et XII^e siècles. Le seul événement qui puisse être daté avec précision dans sa saga est l'arrivée de la première croisade à Constantinople (1096). Pour le reste, l'auteur reste assez flou. Sans doute n'avait-il pas à sa disposition, au moment d'écrire son récit, tous les éléments chronologiques nécessaires. Ainsi, pour quelques faits historiques réels, on trouve d'autres détails un peu anachroniques (comme l'évocation de l'avance allemande vers les territoires de l'Est, ou l'arrivée future des hordes mongoles, qui ont eu lieu bien plus tard). L'auteur écrit avec sa mentalité d'homme de la toute fin du XIII^e siècle, en un temps où les tribus d'Eklendys subissent l'occupation teutonique et n'existent plus vraiment en tant que telles. Détail intéressant : bien qu'il soit vraisemblablement converti (on notera ses majuscules insistantes quand il parle des « Chrétiens »), l'auteur a conservé sans aucune remarque péjorative les scènes du paganisme eklendais. Ce qui, parmi tous les épisodes prosaïques du récit, permet aussi de glisser dans la saga des éléments indispensables du genre, relevant du fantastique (rituels magiques, sorcier charmeur de serpents, revenants, guerriers fauves, oracle, etc.).

Pour le reste, Relvinn contient pratiquement tous les éléments inhérents à une saga scandinave : beaucoup d'aventures s'enchaînant autour d'une sorte de roman d'apprentissage, des meurtres et des combats, d'interminables vengeances, du surnaturel (nous l'avons vu), des détails de

la vie quotidienne, et de grands voyages. L'auteur connaissait assurément d'autres sagas⁶, même s'il n'a écrit que celle-ci. Le style est sec, enlevé comme il se doit, avec une histoire qui constitue son propre résumé. On y trouve aussi plusieurs strophes poétiques, de genres différents, que nous avons choisi de traduire littéralement même si cela ne facilite pas leur clarté⁷. Leur composition révèle un art qui prouve que l'auteur était un héritier de la tradition scaldique, et qu'il avait reçu une grande éducation – même s'il garde la mentalité de son époque, notamment par le peu de cas qu'il fait des esclaves, voire des femmes, à moins que ce ne soit au contraire un trait volontairement grossi, une façon pour lui de donner une tonalité plus rude à cette histoire qu'il raconte et qui remonte à « des temps obscurs » datant de deux cents ans.

Relvinn a donc eu une vie extraordinaire. On peut conclure qu'il a certainement existé, et même s'il n'a sans doute pas accompli tous les exploits dont la saga le crédite, il n'en est pas moins l'une des grandes figures nationales de son pays. À une époque relativement calme de l'histoire d'Eklendys, cet homme a suivi les Varègues – les vikings suédois, qui naviguèrent vers l'Est – dans l'une de leurs dernières expéditions jusqu'à Byzance, son chemin a croisé ceux d'un empereur et d'un pape, et sur un plan strictement local il a rompu l'usage qui prévalait à l'antique tradition dans la succession des Maîtres de Clan. L'auteur a peut-être voulu voir là les prémisses de l'effondrement eklendais face à l'envahisseur germanique.

Il laisse en tout cas un témoignage précieux sur ces temps

6. Les derniers mots de la Saga de Relvinn paraphrasent d'ailleurs ceux de la célèbre *Saga de Njáll le Brûlé*, écrite vers 1285. Notre texte serait donc postérieur.

7. À l'instar de la poésie scaldique, dont elle est la simple transcription eklendaise, cette versification accumule les métaphores, identiques à celles des Scandinaves (le serpent de la mer = le bateau, l'arbre des batailles = le guerrier, la couche du dragon = l'or, etc.), et un système complexe d'allitérations en un nombre réduit de pieds. L'adaptation en hexasyllabes (le plus souvent) nous a semblé convenir à cette traduction. Quant au sens des strophes, il est en général un écho de l'action qui précède, et en règle générale la seule manière dont un personnage peut exprimer ses sentiments profonds dans ce genre littéraire.

reculés ainsi que sur la façon d'écrire d'alors, de même qu'il a pris un plaisir évident à raconter une histoire que, plus de sept siècles après, on peut trouver le même plaisir à lire.

CHAPITRE PREMIER

Il y avait un homme qui s'appelait Boran. Son père était Uhran le Taciturne, fils du Bergun le Fier qui s'était illustré en combattant les gens de l'Est lors de leurs expéditions contre les tribus d'Eklendys. Sa mère était Ildaï, fille de Henkenn Barbetorte. Le frère d'Ildaï était Jaonn-à-la-Jambe-de-Hêtre, qui avait été banni après avoir insulté le Maître du Clan sacerdotal. Uhran le Taciturne, à la mort de son père, avait hérité de sa fortune et était devenu un marchand de peaux important. Malgré son caractère difficile, on venait de loin pour commercer avec lui, car il avait les meilleures peaux de toute la région. Les trappeurs savaient qu'il payait toujours la marchandise à sa juste valeur, et c'était d'abord à lui qu'ils proposaient leurs produits. Uhran les revendait ensuite aux voyageurs, et principalement aux Varègues qui faisaient route pour Constantinople, par les voies de l'est. C'était un homme avisé, qui avait su faire fructifier l'héritage de son père.

Un jour qu'il s'était rendu au marché d'Ömbortrum pour les fêtes de Yelnas, Uhran rencontra Ildaï, la fille du pêcheur Henkenn, et elle lui plut. Tout ce jour-là, il confia ses affaires à son intendant et resta cloîtré dans sa hutte. Uhran n'était plus jeune, il avait déjà du gris sur les tempes, et pourtant il n'avait jamais pris de femme, tout occupé qu'il était par son commerce. Le lendemain matin, il alla trouver Henkenn, lui demanda comment allait la pêche, et si sa fille était toujours à marier. Henkenn, ruiné après le bannissement de son fils Jaonn et connaissant la fortune d'Uhran, dit que la pêche allait plutôt bien, et « ma fille Ildaï sait tenir un foyer. Elle a de quoi rendre un homme heureux, et c'est ce qu'elle désire,

si cet homme sait lui offrir la vie qu'elle mérite. » Le marché fut conclu, et Ubran ramena Ildaï chez lui après les fêtes. On dit que si un jour il ne fut pas taciturne, ce fut celui de son mariage. De fait, Ildaï s'entendait bien avec lui. Ubran eut deux fils de sa femme : Boran et Kolman.